

# Je désosse une amie

Paru dans la collection Connaissance de l'inconscient des éditions Gallimard, cet ouvrage – dont le titre interpelle : *Je désosse une amie*, nous invite à suivre le fil des pensées de son auteur Patrick Merot. Entre le roman (avec ce « passager clandestin » appelé Blaise qui prend parfois la plume), le carnet de voyage et l'essai, un peu à la manière de J.-B. Pontalis, l'auteur explore certains thèmes sur lesquels s'est penchée la pensée psychanalytique, avec cette particularité de réinterroger ce qui pourrait être perçu comme des évidences et de tenter d'en tirer des renversements de pensée qui font sens.

Le premier thème de cet ouvrage – le voyage- résonne comme une invitation et comme le projet de ce livre : ouvrir une parenthèse dans laquelle pourra se faire un travail des frontières, « travail des frontières du moi ». C'est ainsi que l'auteur conçoit le voyage, comme un mouvement vers l'inconnu, bien autre chose que les déplacements modernes qui peuvent laisser une impression de « quasi-ubiquité ». Invoquant Nicolas Bouvier et ses écrits, le voyage est redéfini comme une source de transformation intérieure, permettant au moins que quelque chose de la complexité du monde devienne perceptible, et que cette perception ait une certaine incidence sur la subjectivité du sujet.

L'écriture – pourquoi pas d'un carnet de voyage – intervient logiquement comme le thème suivant. Écrire serait pour l'auteur création d'un espace dans lequel il circulera facilement, « parce qu'il sera chez lui ». Mais quand elle est adressée à un autre – ou à l'autre en soi puisque nous allons glisser vers la situation de la cure, la question de l'effet des mots et donc de la rhétorique se pose. La rhétorique serait ainsi le langage même puisqu'elle aurait pour but de faire entendre une parole comme vraie, ce qui est également l'objet de la cure, dans laquelle il s'agirait de retrouver « le secret de sa rhétorique intérieure ».

L'écriture comporte également une dimension de lutte contre l'effacement, et l'auteur réinterroge cette fonction de la mémoire que nous concevons de façon commune comme l'idée que ce que nous oublions disparaît dans l'oubli du fait de son peu d'importance. Il propose un renversement de cette pensée, expliquant que la raison de l'oubli ne tient pas au fait que telle ou telle chose n'était pas digne d'être mémorisée mais plutôt qu'il tient au désintérêt suscité. Ainsi, je peux me souvenir d'un détail infime ou d'une chose banale si je me suis trouvé une toute petite raison de m'y intéresser.

Patrick Merot détaille deux fonctionnements de la mémoire. La première, mémoire métonymique, serait la capacité de restituer le détail voire la profusion de détails dans une recension risquant de se perdre dans une adhésion à son objet tandis que la seconde, la mémoire métaphorique, tiendrait dans le repérage d'une structure générale permettant une construction.

La troisième partie de l'ouvrage aborde la question du corps, à commencer avec l'évocation des pratiques rituelles cannibaliques des indiens d'Amazonie, les Tupinambas. Une étonnante citation de Freud, tirée de sa correspondance avec Marie Bonaparte poursuit la discussion : « il y a de bonnes raisons pour que, dans la vie moderne, on ne tue pas un homme pour le dévorer, mais aucune raison, quelle qu'elle soit, pour ne pas manger de la chair humaine au lieu de la viande ». La question du corps redevenu chair rappelle également le point de vue médical, mais elle peut ressurgir tout aussi bien dans le rêve, avec l'exemple d'un rêve d'une analysante qui donnera le titre à cet ouvrage : *je désosse une amie*.

L'auteur résume ainsi l'énigme de l'homme : « le sexe et la parole ensemble ». Il rapporte en illustration le cas d'une autre patiente pour qui cette énigme se cristallise autour de sa haine profonde du genre humain et de son amour pour les bêtes, qui sans aucun doute ne peuvent faire

preuve de cette duplicité inhérente au langage. Enfin, il est question de la dimension intrusive de l'interprétation des signes du corps, désignés comme une « peau retournée, un défaut de pare-excitation ». Bien que donnés à voir pour l'observateur, ces signes ne sont pas perçus par leur auteur et touchent à la sphère narcissique.

La quatrième partie porte sur le désir, avec pour premier exemple clinique celui des théories sexuelles infantiles de Lucien, qui excluent justement la dimension du désir. En effet, Lucien, bien averti des mécaniques régissant le rapport sexuel, pensait le plus naturellement du monde que ces activités se déroulaient de façon automatique dans le sommeil de ses parents. L'auteur rappelle que les états amoureux ne font pas partie des descriptions psychopathologiques par pure convention. Freud d'ailleurs les rapprochait des prototypes normaux des psychoses. Il poursuit sa réflexion avec l'exemple du baiser, qui n'est autre qu'une morsure retenue, et qui, dans le baise-main, donne la preuve de son allégeance envers une personne que l'on s'interdit de manger. « Praticué avec un peu moins de retenue », et on y voit une réminiscence du désir d'assimiler l'autre, de le dévorer symboliquement. La proximité entre le sexuel et le bestial – ou la sexualité qui produirait une métamorphose animale – rappelée avec l'exemple du film de Jacques Tourneur *La féline*, est également rapprochée de la théorie de Laplanche qui propose de relire Thanatos comme une pulsion sexuelle déchaînée, une pulsion sexuelle de mort.

Cette cinquième partie sur la religion s'ouvre à nouveau avec un renversement : « on ne croit pas à une chose parce qu'elle est vraie, on la dit vraie parce qu'on y croit. » L'auteur associe sur cet autre renversement proposé par Spinoza : on ne désire pas quelque chose parce que nous la jugeons bonne, mais nous la jugeons bonne parce que nous la désirons. La croyance a cette dimension irréductible que l'auteur choisit d'illustrer avec le *Tartuffe* de Molière, et cela s'explique sans doute par la proposition que la croyance n'est pas suscitée par son objet mais bien par une nécessité qui lui est préalable. Ainsi, Patrick Merot tisse plusieurs parallèles avec l'analyse, notamment autour de la notion d'attente croyante – cette croyance que l'autre pourra me soulager de ma souffrance de vivre – qu'il rapproche du transfert. Cependant, s'il évoque ces parallèles également entre la cure et la confession, il note que la dimension du péché n'a pas cours dans l'analyse, comme il n'a, selon lui, plus cours dans le monde moderne.

Dans la sixième partie, ayant pour objet la société, Patrick Merot évoque le modèle de sociétés amérindiennes dans lesquelles toutes les décisions sont prises à l'unanimité, situation donnant lieu à d'interminables palabres et, en l'absence de compromis, à la scission de la tribu, et le modèle démocratique dans lequel il souligne la dimension arbitraire de l'acceptation du verdict des urnes.

La septième partie porte sur l'altérité. L'autre est un modèle inatteignable : bien que ce souhait d'être un autre soit courant, l'énigme que formule l'auteur « comment l'autre fait-il pour être si à l'aise dans son rôle d'autre ? » reste entière. L'envers de cette découverte de l'autre serait la découverte de la solitude, et, son extrême, la question de l'abandon ou de la trahison : quand l'autre devient un mystère insupportable, qu'il me cache quelque chose, qu'il cache quelque duperie. Alors que dans la psychose et la pensée délirante, l'autre est selon l'auteur celui qui influence, le sujet est soumis à des forces extérieures, « pris dans une mécanique ».

La dernière partie vient en forme de conclusion et porte sur le thème de la vérité. L'auteur y distingue la vérité dans le champ philosophique et la vérité dans le champ de la psychanalyse. Il rappelle que la question de la vérité du sujet émerge chez Freud autour de la clinique des traumatisés de guerre. « Il fallait pour Freud à la fois soutenir que ces symptômes ne relevaient pas d'une simulation et justifier leur disparition dès lors que la guerre s'était arrêtée ». C'est ainsi que Freud formule que le symptôme a une adresse et que Patrick Merot conclue son ouvrage : « l'homme souffre de son rapport à l'autre ».